

Martin Dossou Gbénoug
Université de Lomé-Togo

DIMENSION SOCIO-POLITIQUE DE LA FOLIE DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE

Longtemps présentée comme un dérèglement mental dû à un dysfonctionnement du cerveau, la folie acquiert dans la littérature une approche toute particulière. Contrairement à la perception populaire de la folie dans les sociétés modernes, c'est dans un certain nombre de comportements que les auteurs africains perçoivent la folie. Bien souvent elle est liée aux comportements de l'homme politique sans ce qu'il d'abusif, de pervers, de démentiel, d'abus d'autorité. Si dans plusieurs romans et œuvres théâtrales, le fou est un individu qui se met en marge des normes sociales, il faut reconnaître aussi qu'il peut être présenté comme celui qui est sanctionné par les dieux ou Dieu pour ses manquements et les violations dont il se rend responsable.

Mots-clés: dément, détraqué, politique, violence, sexualité, cupidité.

Notion relevant a priori du domaine de la psychologie ou de la médecine, la folie apparaît beaucoup plus dans les sociétés modernes, en mutations rapides et inquiétantes, à fortes transformations institutionnelles et structurelles, comme l'expression d'un déséquilibre, d'une rupture entre l'homme et les instances qui participent à la dynamique collective de socialisation de l'individu, pris comme paramètre et mesure de la cohésion sociale. Si comme le souligne Alexandre Cullerre dans *Les Frontières de la folie*¹, „La littérature d'une époque en reflète dans une certaine mesure les mœurs et les idées dominantes“, il convient de relever que les différentes symbolisations des couches sociales à travers la fiction africaine, laissent de toute évidence voir les grandes crises individuelles ou collectives. A travers la réalité et le fonctionnement des certains personnages tout lecteur peut aisément s'informer et s'interroger sur les manifestations de la folie dans les œuvres de littérature africaine. Ainsi présentée, la folie peut s'entendre comme toutes les formes de déraison, de déséquilibre social et psychologique, de désordre politique avec les formes de quête absolue du pouvoir, de toutes des brimades qui peuvent traduire les ruptures fracassantes entre le dirigeant et les peuples qui sont placés sous son autorité. Dans cette perspective la folie

1 Alexandre Cullerre, *Les Frontières de la folie*, Paris, J.-B. Baillière et fils.

sort du cadre de la médecine, de la psychologie et peut être analysée comme une donne anthropologique, éthique, sociologique. Elle est alors l'expression d'un comportement et est liée à la nature humaine, dans ce qu'elle a d'extravagant, d'abusif, de volonté de puissance, de culte de la personnalité, bref toutes les manifestations d'un écartement par rapport à une norme établie et acceptée par tous. Ainsi se comprend l'approche du bien et du mal, du permis et de l'interdit, du normal et de l'anormal, du raisonnable et du déraisonnable. Notre approche est de démontrer que l'expression de la folie dans la littérature africaine, à travers la présentation de certaines situations et la description de certains personnages, se lit dans les écarts comportementaux par rapport à des principes et des règles de cohésion sociale.

Folie comme vacillement entre norme et écart au plan politique

La lecture que propose Roger Bastide de la folie en la plaçant dans un „contexte de relations entre les hommes et dans la dynamique de la gestion collective de la vie.“ permet de relever que toutes les manifestations de la folie intègrent la dynamique des échanges entre les composantes d'une société, régie par des règles, des conventions écrites ou non, des principes admis par tous. Placée sous cet angle, la question de la folie renvoie à des paramètres axiologiques qui déterminent la nature des structures dans lesquelles les hommes s'acceptent et conviennent de la répartition des rôles. Or, il se lit très rapidement dans les échanges inter et intra couches sociales que les principes d'échanges simples et normaux restent un leurre tant les ambitions des individus supplantent celles du groupe, entendu comme un tout homogène, défini par des pré-occupations communes. C'est dans la répartition et l'exécution des diverses fonctions, c'est dans le respect des „engagements pris“, c'est dans l'acceptation des différents statuts de chaque individu, de chaque représentation de l'autorité que se lit et s'analyse la folie.

La littérature africaine inscrit souvent la folie dans les représentations des crises et des ruptures dans le fonctionnement normal des structures sociales et politiques. Des années 1970 jusqu'à nos jours, les lecteurs ont vu apparaître de nombreuses œuvres qui intègrent fortement la veine politique et qui tentent de proposer une caricature assez ubuesque et corrosive de l'autorité politique. Que ce soit dans *Les Crapauds-brousse* de Monenembo², le *Pleurer-rire* de Lopès³, *Je soussigné cardiaque* et *La Vie et demie* de Sony⁴, *Carte d'identité* de Adiaffi, *En attendant le vote*

2 Thierno Monenembo, *Crapauds-brousse*, Paris, Seuil, 1979.

3 Henri Lopès, *Le Pleurer-rire*, Paris, Présence Africaine, 1982.

4 Labou Tansi Sony, *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979.

des bêtes sauvages,⁵ *Allah n'est pas obligé*⁶ de Kourouma et dans biens d'autres textes, il se dessine un pouvoir gérontocratique⁷, dictatorial très agressif. La particularité de presque tous les personnages qui incarnent le pouvoir est liée à une espèce d'aveuglement, à une quête morbide et insolente du matériel, à une soumission violente des sujets, à une violation aveugle des droits des peuples placés sous leur autorité. Ainsi la passion morbide pour la violence dans toutes ses formulations chez les personnages comme Peronno (*Je soussigné cardiaque*), Bwakamabè na Sakkadé (*Pleurer-rire*), Le Guide providentiel (*La Vie et demie*), Birihamma (*Allah n'est pas obligé*), conduit à l'expression d'une démente indicible. Il y a une phobie qui les caractérise et qui les isole totalement de la réalité et des obligations pour lesquelles ils sont au pouvoir. Dans toutes ces œuvres et comme l'indique Michel Foucault dans *Histoire de la folie*,⁸ le personnage verse dans la perversion, la manie furieuse, le délire. Il réduit la chose publique à une possession personnelle, à une propriété privée. A partir de ce moment rien ne résiste à la gestion aveugle des hommes et des biens communs. Dans *La Vie et demie* Le Guide providentiel ne comprend pas que Martial puisse contester son pouvoir. Cette audace selon lui mérite la mort. Il en est autant des ambitions des opposants dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* de Kourouma. Chaque velléité de remise en cause du rôle et de la place du chef débouche sur des marques d'agressivité d'une violence telle que le lecteur s'interroge sur l'équilibre mental de l'autorité. Le seul fait que Mallot Mayenda dans *Je soussigné cardiaque* de Sony ait refusé de faire allégeance à Perrono a suffi pour qu'un complot soit inventé contre lui; de même dans *Les Soleils des indépendances* de Kourouma⁹, un simple rêve dans lequel un renversement de l'ordre publique se réalise, devient un crime pour le pouvoir et est synonyme de prison. La peur du malheur fonctionne chez eux comme une obsession morbide et les plonge dans un imaginaire de complot et d'agressivité. Dans *Cola-cola jazz* de Kangni Alem, le Colonel Narcisse, ayant appris que certains de ses proches collaborateurs sont morts de façon tragique, se laisse aller aussi à se représenter mille et un attentats:

En l'espace de trois jours seulement le colonel Narcisse en était venu carrément à s'imaginer des choses: un complot mystique, qui sait, devait se tramer contre lui dans l'ombre, une malédiction lointaine, proférée par un ennemi, dont les effets commenceraient à l'atteindre seulement

5 Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, 1998.

6 Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.

7 Lire Michel Naumann, *Les nouvelles voies de la littérature africaine et de la libération (Une littérature „voyoue“*, Paris, Harmattan, 2001.

8 Michel Foucault, *Histoire de la folie*, Paris, Plon, coll 10/18, 1961.

9 Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des indépendances*, Paris, Seuil, 1970.

maintenant. Son esprit froid, mathématique tentait de cerner les raisons de ce manque soudain de baraka.¹⁰

Cette peur inexplicable qui taraude le vaillant officier, le transfigure et le pousse vers des actes répréhensibles qui seront la cause même de sa déchéance. Voulant coûte que coûte conjurer ce supposé sort, il se donne encore l'illusion de l'être puissant qui ne justifie son existence que par la conquête des jeunes jolies femmes, le viol, la drogue, la violence physique. En poussant à l'extrême cette soif inassouvie de grandeur, cette volonté de puissance, ce désir de s'imposer aux autres, sans raison, il cristallise sur lui toute l'adversité qui va le perdre.

Par ailleurs, la vie sociale et politique de l'autorité se réalise dans un libertinage, avec des manifestations et des comportements enfantins. Partout dans plusieurs œuvres, la vie du chef se résume à peu de choses: quête de la puissance sans limite, culte de la personnalité, narcissisme exacerbé, culte de la personnalité, goût immodéré de l'argent et des plaisirs mondains etc. Cela se traduit par un renoncement inconscient aux obligations pour lesquelles il s'est fait chef. Conséquence immédiate, la trame romanesque et les œuvres théâtrales présentent un Etat déliquescant alors que les dirigeants se lancent dans l'accumulation des biens, dans des dépenses grossières. Une rupture se crée entre les deux catégories de la société (dirigeant et dirigés) et rien ne permet dans les récits de voir les „rois“ s'humaniser, se discipliner. Bien au contraire, chaque manifestation de la souffrance chez le peuple, chaque situation de misère déculpe les ambitions du guide comme on le relève chez Peronno (Sony, *Je soussigné cardiaque*), pour qui le bonheur équivaut à l'indigence des masses appauvries. Le tort de Mallot, le jeune instituteur affecté dans le village a été de refuser les avantages matériels que le maître des lieux lui propose contre la reconnaissance de sa puissance, de son règne sur les habitants du village, dépossédés de tous. Dans le *Pleurer-rire* de Lopès, dans *Crapauds-brousse* de Monenembo¹¹ et dans d'autres œuvres, il se lit donc une situation de malaise qui confirme la distanciation entre le normal et l'exécration. Le chef affiche ostensiblement toutes les marques du mépris pour le peuple. Il témoigne d'une insensibilité sans bornes face au dénuement, au manque, à la paupérisation de ceux-là même dont l'équilibre et le bonheur doivent justifier la fonction de l'autorité. L'„Etat fou“ dont parle Deh dans sa thèse de doctorat résume cette situation incongrue d'un pouvoir qui se donne les airs d'une institution équilibrée, stable alors que tout le plonge dans une indécence, dans une démente, dans une aberration comportementale, dans l'obscène, dans la „déréalité“.

10 Kangni Alem, *Cola-cola jazz*, Paris, Dapper, 2002, 171.

11 Thierno Monenembo, *Les Crapauds-brousse*, Paris, Seuil, 1979.

Comme dans de pareilles situations, l'autorité ne prend pas conscience de la misère qu'elle impose aux autres. Personnages détraqués, vicieux, ombrageux, obsédés, les chefs dans la littérature africaine sont des êtres hantés par la peur en même temps qu'ils en imposent aux autres à l'image du personnage comme Saül dans la Bible. Selon Michel Granek, la folie se lit dans l'inadaptation du personnage à son entourage et aux réalités qui gouvernent la vie communautaire. La préoccupation fondamentale, observable chez le personnage est d'imposer partout et toujours ses désirs aux autres, même par la force et la violence. C'est dans les défauts, dans les travers, dans les perversités liées à certains comportements qu'on apprécie les écartements entre la norme et l'inadmissible. Dans cette dynamique et comparant les héros de la littérature africaine à Saül, il semble que

...notre héros est toujours à contretemps: il *fait peur* lorsqu'il ne devrait pas et il *a peur* lorsqu'il ne devrait pas. Il (...) *ne craint pas* celui qu'il devrait (Dieu à plusieurs reprises). Finalement, *il a légitimement peur* devant le silence de Dieu¹²

Ceci se justifie par le fait que dans la plupart des textes aucune résistance ne permet de les ramener dans la logique du permis. Entourés de courtisans véreux, inconscients, préoccupés par leur image de marque, ils s'imaginent investis d'une mission divine. C'est pour cette raison que toutes les symbolisations de l'autorité dans la littérature africaine présentent des êtres déconnectés de la réalité et s'illusionnent en se prenant pour des messies. Koyaga, Bwakamabe ou même le colonel Katucha dans *Un reptile par habitant* de Ananissoh, sont tous identifiables par les bassesses, les actes ignobles. Dans ces textes, les bains de foule avec des gens hilares, rassemblés pour danser frénétiquement pour le chef dans le *Pleurer-rire*, dans *Tribaliques*¹³ de Lopès, avec le député Nguouakou-Nguouakou, les festivités, les défilés martiaux etc. sont des moments au cours desquels le chef mesure la dimension de sa puissance. Bref, le chef dans plusieurs œuvres africaines est marqué par des déséquilibres morales: morbidité animale avec crimes, assassinats, violence. Mais bien souvent au moment où il se croit aimé, il se dessine facilement autour de lui l'image d'un chef aveuglé par les avantages que lui confère le pouvoir et il ne réalise jamais le vide qui se crée autour de lui. Personnage narcissique il se lance dans la quête d'aventures, de conquête de jeunes femmes (Chaïdana dans *La Vie et demie*, Parisette et Héloïse dans *Cola-cola jazz* par exemple) et ses comportements exacerbent. Dans *La vie et demie* de Sony, le guide râle devant le corps de Chaïdana alors que ce corps d'une

12 Michel Granek, *Le concept de la folie dans la société juive traditionnelle*, Thèse de doctorat, Université de Paris V René Descartes, 1975.

13 Henri Lopès, *Tribaliques*, Paris, Seuil, 1972.

beauté inouïe conduit à la déchéance et à la mort. L'isolement dans lequel il plonge, inéluctablement, ne lui permet pas de constater que tout se désagrège autour de lui. Il meurt bêtement avec des rêves insensés d'une idylle avec Chaïdana.

Ainsi, en cherchant à „écraser“ tous les complots, en voulant imposer par la force la discipline au peuple, l'autorité génère des centres de contestation au cœur même de son pouvoir sans le réaliser. Dans *Le Pleurer-rire*, Ma Mireille, la femme de Bwakamabe, par ses actes d'infidélité, a été celle qui a le mieux dénudé et affaibli le chef dans cette œuvre. Personnage extrêmement minable, ridicule et faible, il cultive le mythe de l'homme fort, du supra dirigeant omnipotent et omniscient. L'expression littéraire du roi africain moderne loufoque, avec une quête de la puissance, de la gloire, du culte de la personnalité, de l'argent, se lit aussi dans les enfantillages. Voleurs, adultères, alcooliques, incestueux, sexuels, il est hors du monde et ses lubies ne lui permettent pas de comprendre son peuple. Le culte de la personnalité et la quête du pouvoir sans contrepoids conduit alors dans une solitude. Tout lecteur réalise qu'il ne s'agit plus d'un cas clinique mais la folie est perçue comme un choix, peut-être inconscient, de vie, tournée vers une réalité comportementale avec une dimension axiologique. La démesure devient la meilleure marque d'identification de chefs, des rois, des présidents dans la littérature africaine de la période postcoloniale. Les actes que l'homme de pouvoir est amené à poser dans les échanges communautaires, dans la logique des interactions avec les autres, sont marqués par une humeur mélancolique, une froideur, une oisiveté, une fureur aveugle, une incohérence maniaque. Coupé de tout, il ne se rend pas compte qu'il, dans certains cas, est un marginal. L'ordre du chaos entre dans la logique des guides „providentiels“. Conséquence: le roman laisse voir des personnages qui n'ont ni la volonté, ni la décision, ni l'énergie. Ils abusent et désabusent leurs amis et tombent dans une mégalomanie débordante (cela se lit à la Cervantès avec le personnage de Don Quichotte). Ennui, dégoût, désespérance sont les traits des personnages désarticulés mentalement et socialement.

Contrairement à ce qu'affirme Birama Touré¹⁴ pour qui „le fou est un individu blessé; d'où la justification d'un malaise social.“, il se dessine alors une ligne de vie et une représentation décevante de l'autorité dans cette littérature. L'image d'un être ayant une vie raffinée, simple, méthodique, d'un individu conscient, avec une forte idée de ses responsabilités

¹⁴ Birama Touré, *Ethiopiennes*, n°76. Cette approche n'est erronée. Il existe dans un certain nombre de textes de la littérature une autre dimension du fou comme un individu en rupture avec la société. On peut lire aussi l'image du fou politique chez S. Agbota Zinsou dans *La Tortue qui chante*.

vis-à-vis de la nation et des citoyens, laisse la place à l'émergence d'un individu hanté par des hallucinations morbides, terrifiantes, à l'expression de l'étrange, à l'insolite, au dysfonctionnement au niveau de toutes les dynamiques, aux excentricités de toutes natures. A les voir fonctionner dans le texte littéraire, on croit avoir affaire à des hommes habités par un esprit démoniaque et qui s'affirment dans des aberrations, dans l'expression d'une passion pour la violence. Il se pose alors chez eux, comme le souligne Madalina Vartejanu-Joubert dans la présentation de l'œuvre de Alexandre Cullerre, la question de la mémoire qui leur permettrait d'user de leur capacité de discernement, de l'équilibre psychologique. On est en présence d'un type freudien dépersonnalisé, étrange qui vit dans un monde altéré à cause des représentations loufoques de son image et d'une approche inique des rapports aux autres. La perception du normal devient presque impossible chez eux. On peut donc concevoir avec Michael W. Doll¹⁵ que, dans ce contexte, „le fou défie nos suppositions habituelles sur la raison et la normalité et soumet à l'épreuve les sauts dans l'organisation sociale“. Ainsi, les différentes représentations de l'autorité dans certains textes permettent à l'écrivain de

décrire les types si nombreux et si variés qui représentent la société contemporaine (de) rencontrer sous sa plume quelques-uns de ces esprits maladifs qui y jouent un rôle souvent aussi important que celui des esprits dont l'équilibration est meilleure. C'est à cette circonstance sans doute, servie par l'intuition d'un talent supérieur, que nous devons par exemple ce type remarquable d'hypocondrie morale, ce névropathe inintelligent, jaloux, défiant, féroce égoïste, follement colérique, avec des accès passagers de véritable excitation maniaque, [...] ce sexuel salace, dont rien n'arrête le funeste penchant; ni le chagrin, ni la ruine, ni la mort, ni le déshonneur qui s'abattent sur sa famille¹⁶

Comme le souligne Madalina Vartejanu-Joubert, nous ne sommes plus en présence d'un cas clinique: c'est pourquoi il convient se concentrer sur une observation des ruptures et des distorsions sociologiques, des ruptures conventionnelles, des rejets des normes établies. C'est dans les comportements, dans la réaction individuelle contre les structures sociales, dans des déséquilibres sociaux que s'apprécie le mieux l'autorité détraquée. Dans cette perspective, toute forme ou toute expression de folie s'inscrit dans une logique de remise en cause, de repli sur soi et de rejet de la logique d'appartenance à un corps ou à un groupe. Incompréhension, claustration fixent alors l'identité de la personne considérée comme telle dans le corps social.

15 Michael W. Doll, *Majnun: The Madman in Medieval Islamic Society*, Oxford, 1992.

16 Alexandre Cullerre, *Les Frontières de la folie*, Paris, J-B et fils, 1888.

Sur un tout autre plan, le „pouvoir fou“ est lié à des situations de grandes crises, de guerre qui font voir une autorité qui émerge dans la violence et qui est caractérisée la violence de la force. Chez des personnages comme Birahima, on n’a l’impression que l’appel du sang les place de un état d’aliénation et de dérèglement tel que rien ne saurait arrêter la furie de tuer, de voir de la souffrance, d’imposer la douleur à leurs adversaires. Plus ils constatent que les autres leur sont soumis, les obéissent, plus ils enragent et excellent dans les brimades, les destructions de vies. Kourouma passe pour un excellent présentateur de ce type d’individu. Comparant les chefs de guerre à des lycéens dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, ils dessinent sans pitié, sans cœur, sans ressentiment. Ils sont capables de tuer, d’émasculer, d’empaler leurs adversaires et de boire leur sang sans aucune frayeur. Sara et toute sa bande dans *Allah n’est pas obligé*, ne reculent dans aucun principe de moralité. Sara et Birihama donnent la mort pour justifier leur existence dans un monde où rien ne résiste à la bêtise humaine: aucune morale, aucune loi ne régit encore la dynamique sociale. Les seules logiques qui imposent la discipline, l’ordre au groupe sont celles de la violence des armes, de la volonté de puissance. La guerre apparaît alors comme une réalité prépondérante dans le maintien des équilibres entre les hommes. Plus le personnage est habile dans les réactions à l’adversité, plus les armes lui octroient une certaine préséance sur l’ordre dans le commandement. Dans ces textes, les grades dans une hiérarchie déglinguée, ne donnent pas un accès au commandement. Ordonne celui qui tue vite pour ne pas être tué par les autres. La folie meurtrière justifie alors la place de chaque soldat, de chaque individu dans ces structures où rien n’est établi sur des bases tangibles. Du coup, chaque personnage qui a les avantages que lui confèrent les armes de guerre devient un maniaque, une mécanique. Il n’obéit plus à un esprit de corps, de groupe organisé, il ne respecte plus aucune loi en dehors de la volonté de puissance, du désir de tuer, de réaliser le plus grand carnage. Ces comportements sont accompagnés de toutes les formes de violence: viol, destructions de villages entiers par le feu, anthropophagie, pendaison publique etc.

C’était un ordre. Et venant de cet homme délégué par les plus instances de la rébellion, il devait être scrupuleusement respecté(...) Au bout d’un moment, trois assez disparates étaient constitués à la satisfaction de Dakoury dont l’œil étincelait de malice dans la nuit (...) Tandis que les rafales crépitaient et que le massacre se perpétuait, des cris inhumains fusaient. Rien n’émut le Lieutenant-colonel, qui avait d’autres tâches à exécuter. Ignorant le carnage qu’il venait d’ordonner, il parcourut les rangs des femmes, dans l’intention d’en choisir une pour passer la nuit. La lueur

des flammes des incendies qui faisaient rage lui révéla une dizaine de fraîches jeunes adolescentes.¹⁷

Apparemment ce qui ébranle le lecteur, c'est le degré d'atrocité et de perversité qui caractérise le chef dans ces textes. Il ne se lit pas de regret dans leurs attitudes, pas de repentir non plus. Le narrateur ne fait plus croire à des hommes normaux qui peuvent se représenter la souffrance des autres et se „civiliser“ ou „s'humaniser“. On relève chez eux une transe, une furie, une obsession. Aux plans mental et affectif, ils sont capables de nouer et de dénouer aussi facilement des relations. Rien pour eux ne porte la marque de la durée, de l'éternité. Beaucoup parmi les chefs de guerre, dans la littérature africaine, sont capables de tuer le père et d'épouser l'enfant comme chez Mpiala-Mbenga. En somme, tous les individus qui prennent leur position sociale, marquée par une certaine ascendance sur les autres, des possibilités d'étouffement, de négation des autres, en violant les équilibres établies, comme un moyen de s'imposer aux autres, versent inmanquablement dans la déchéance, dans l'isolement, dans la déraison.

Folie et croyance religieuse

Les ruptures de l'ordre social dues aux ambitions démesurées, aux tentatives de dépossession des autres membres de la communauté de leurs biens, aux violations de leurs droits, au renoncement aux règles et principes d'organisation et de gestion des rapports entre les hommes, traduisent aussi une autre catégorie d'êtres qui déclinent dans la folie. Dans ce deuxième cas de figure, il s'agit de personnages qui, par des choix de vie, par des actes posés, vivent dans des hallucinations morbides et terrifiantes, dans une maladie psychologique qui se lit dans des déséquilibres. En fait, tout laisse à croire que ces personnages, parce qu'ils ont choisi de ne pas respecter les lois, de ne pas se conformer aux normes, d'abuser des autres tombent sous le coup d'une punition divine. Ils donnent à croire qu'un esprit malin intervient dans leur vie et dérègle tout le fonctionnement normal. Ils affichent un comportement trouble qui se traduit par des aberrations ahurissantes. La démence qui marque leur vie peut aussi être due à une démarcation de l'individu par rapport à la dynamique de groupe. Dans l'un ou dans l'autre cas de figure, le fou s'isole de la communauté pour se recréer un univers fantasmagorique avec une communication entre lui et les morts ou des esprits, souvent maléfiques. Ce sont des hommes qui tombent habituellement sous le coup d'une punition consécutive à des écarts de comportement, à des choix malhonnêtes, à la cupidité, à la vénalité etc. Ils sont tous

17 Sammy Mbenga Mpiala, *L'Enfant de la guerre*, Abidjan, CEDA, 1999, 23-24.

marqués par l'immoralité. Tout dans leurs attitudes, dans leur vie porte la marque de la concussion, d'une déchéance morale. Dans d'autres cas, la déception, l'incapacité d'atteindre un certain nombre d'objectifs fixés, conduit ces personnages dans la folie. Ici se lit un fond culturel qui veut faire régenter la vie sur terre par des ancêtres, des dieux, des puissances extrasensorielles. Il se dessine alors une continuité entre la vie sur terre et l'au-delà. Chaque acte que les vivants posent, dans leurs relations autres, doit avoir l'onction de ces forces. Dans le cas d'un choix malhonnête, d'une mauvaise, d'une inconduite, d'une violation des principes moraux qui gouvernent les échanges sociaux, ces „puissances“ interviennent pour réguler la vie des hommes. Ainsi, les pervers, les personnages ubuesques et tous ceux qui perturbent l'ordre normal des choses sont durement sanctionnés par les dieux ou les ancêtres. Toute la base juridique, morale et spirituelle des relations humaines dans les sociétés africaines trouve son fondement ici. La folie est alors liée à des questions de croyance et à la violation des règles de fonctionnement de l'ordre établi. La présence d'un dieu superviseur, qui conditionne la réussite ou l'échec de tout choix au respect des valeurs fondamentales de la vie, trouve tout son sens dans ce contexte.

Les romanciers africains, surtout togolais, admettent qu'un dieu peut, selon le type de vie, selon la conduite de chacun sur la terre, mettre fin aux désirs de n'importe quel homme. C'est de son assentiment que naît la réussite ou l'échec de l'homme. Ceci ne veut pas dire que les hommes sont rendus irresponsables, par ce fait, des actes qu'ils posent. Au contraire, chacun est récompensé en bien ou en mal selon la nature et la qualité de vie menée. L'individu qui choisit alors librement de se mettre en travers des principes divins est sévèrement puni. La mort de Mawoulawoè et d'Akoèba dans *L'Esclave* de Couchoro¹⁸ témoigne de cette place de Dieu dans la vie des personnages. Amants ayant choisi l'infidélité, l'adultère comme vie, ils ont provoqué de profondes perturbations dans le village de Huntigomé. Ils se sont rendus responsables de la mort de plusieurs proches. Cet écartement par rapport aux conventions sociales dans l'espace éwé, a été sévèrement puni par les forces transcendantes. Tous deux avaient décliné dans la démence avant de mourir. Ainsi leurs morts violentes ne surprennent pas le lecteur avisé. Toute désacralisation de la vie étant toujours sanctionnée de mort dans cet espace culturel.

Réalité première que l'individu découvre au cours de son évolution tant physique que spirituelle, les divinités acquièrent une influence prépondérante dans l'organisation et l'orientation de la vie. Rien n'existe sans elles; elles sont à l'origine de tout. C'est de l'action conjuguée de toutes que le corps social accède à l'équilibre. Dans cet espace chaque

18 Félix Couchoro, *L'Esclave*, Lomé, Akpagnon, 1983.

divinité a son caractère spécifique qui dépend de ses fonctions: *Hebiesso* ou le dieu de la foudre par exemple chez Médétognon-Bénissan¹⁹ punit les indéliçats, c'est le redresseur des torts. *Sakpatè*, la déesse de la terre, punit les amours incestueuses de maladies graves et de la démence. Elle est chez Couchoro à l'origine de la perte de Mawoulawoê. Dans *L'Esclave* de Couchoro, Mawoulawoê savait qu'en séduisant sa belle sœur, qu'en faisant l'amour avec elle à même le sol, sa vie ne pouvait plus être équilibrée. Tôt ou tard *Sakpatè* se vengera et lui infligera une punition sévère, à moins de procéder à des cérémonies propitiatoires. Il a choisi de taire ses errements, ses crimes au lieu de se repentir et de procéder à des cérémonies propitiatoires. De même dans *La mouche et la glu* de Okoumba-Nkoghe²⁰, l'intériorisation des diverses conséquences fâcheuses de l'inconduite des hommes débouche sur l'établissement d'une espèce de morale et d'une codification de la société. Ngombi savait qu'en confiant le sort de sa fille Nyota, rebelle et opposée au mariage forcé et intéressé qu'il organise avec Mombo, son directeur, à Samabi le redoutable sorcier, il ne connaîtra plus une vie apaisée. Et pourtant pour se venger d'elle, il „donna l'âme de sa fille à manger“. La cérémonie orgiaque organisée pour procéder à la mise à mort mystique de sa fille, est la marque de sa chute, de sa démence. Il finit sa vie dans le manque, l'alcool, l'abandon, la solitude. Hanté par les esprits, il délire tout le temps.

D'un autre côté, les divinités établissent des contacts avec les hommes sous différentes formes. Il arrive souvent, dans les cas de violation des lois et principes, de non respect des promesses faites par les hommes ou lorsque des actes et comportements des fidèles pourraient déstabiliser l'équilibre social, que les dieux interviennent dans la vie des hommes. Pour ce faire, ils exploitent des voies multiples: maladies, déchéance sociale (c'est le sort connu par Mawoulawoê dans *L'Esclave*), échec professionnel, fonctionnent comme un mauvais sort jeté à l'individu. Dans ce contexte toute mort provoquée est toujours punie. L'auteur connaît alors une vie agitée, perturbée par la haine, la rage des morts:

Cher père qui n'est plus, que Dieu par un signe dévoile l'homme sinistre dont la criminelle main a perpétre ta mort! Qu'il fasse éclater, dès ici-bas, sa juste colère sur cet homme!²¹

Il devient un pantin à la merci des esprits qui le hantent. Inéluctablement, le criminel supposé, sait lui aussi que toute perturbation ne restera jamais impunie malgré ces actes de défiance. Même si par défi, par désobéissance ou par insouciance, il choisit de remettre en cause l'autorité des forces supérieures et invisibles, il reconnaît, lui aussi, qu'il court des

19 Tétévi Médétognon-Bénissan, *Tourbillons*, Lomé, Haho, 1982.

20 Ferdinand Okoumba-Nkoghe, *La Mouche et la glu*, Paris, Présence Africaine, 1984.

21 Félix Couchoro, *op. cit.*, 203.

risques graves, qu'il peut basculer dans un déséquilibre mental. La démence de Mawoulawoê fut précédée d'une longue confession; elle traduit le rapport de transcendance que les hommes ont avec les dieux:

Cette maison était appelée à une destinée; moi, fils de l'argent, moi l'esclave, j'y ai semé la ruine, la mort ! (...) Le jour, je vois ces fantômes, la nuit, ils tournent autour de moi, le jour suivant ne me délivre pas de leur effrayante hantise (...), je les vois plus menaçants, comme prêts à me charger sur les squelettiques épaules et à m'emporter dans l'au-delà²²

ou encore comme le précise la narrateur:

Derrière ces trois vivants dressés contre lui il voyait ce que personne ne pouvait voir: les morts, victimes froidement sacrifiées à ces deux passions qui lui avaient rongé le cœur: l'amour et l'ambition. Ces morts, les yeux étincelants, le bras levé, la bouche ouverte, tournaient autour de lui, la malédiction sur les lèvres.²³

Cette présence qui ne se matérialise pas, il la sent confusément et en tremble. Il perd tout contrôle sur sa vie. Il vit avec ses hallucinations et décline dans un état d'inconscience, de morbidité.

Conclusion

En définitive, la caricature des personnages liés à la dynamique sociologique dans les textes de littérature africaine permet de constater que les mutations qui sont intervenues dans l'organisation des structures communautaires, permettent de mettre en relief des travers, les ambitions des hommes dans des sociétés en crise. C'est dans la réalisation des désirs inassouvis, dans les ambitions folles, dans les rêves insensés, dans la cupidité que cette catégorie d'hommes viole les lois sacrées de la cohésion sociale. Malheureusement chaque acte qui provoque des conséquences fâcheuses, débouche, par un effet de boomerang, sur des dégâts psychologiques. La folie ne se présente pas simplement dans ces textes comme une marque de déséquilibre mental. Elle est aussi une forme de rupture qui se remarque dans les violations, la violence, la déraison. Le fou n'est plus dans la rue, mais il est une entité du corps social qui viole les règles élémentaires de fonctionnement de celui-ci. Son expression est toujours liée à un individu qui, ayant une ascendance sur les autres, se démarque négativement.

Bibliographie

Alem Kangni, *Cola-cola jazz*, Paris, Dapper, 2002.

22 Félix Couchoro, *op. cit.*, 277.

23 Félix Couchoro, *op. cit.*, 201.

- Alexandre Cullerre, *Les frontières de la folie*, Paris, Éd. J.-B. Baillière et fils, 1888.
- Charcot et Richer, *Les démoniaques dans l'art*. Paris, 1887.
- Chevrier Jacques, *Le Lecteur d'Afriques*, Paris, Honoré Champion, 2005.
- Couchoro Félix, *L'Esclave*, Lomé, Akpagnon, 1983.
- Doll Michael W: *Majnun: The Madman in Medieval Islamic Society*, London, Oxford, 1992.
- Foucault Michel, *Histoire de la folie*, Paris, Plon, 1961.
- Granek Michel, *Le concept de folie dans la société juive traditionnelle*, Thèse de doctorat, Université de Paris V René Descartes, 1975.
- Keita Sounkalo Modibo, *L'archer bassari*, Paris, ACCT, 1984.
- Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, 1998.
- Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.
- Laplantine François, *Anthropologie de la maladie*, Paris, 1986.
- Lopès Henri, *Tribaliques*, Yaoundé, Clé, 1971.
- Le Pleurer-rire*, Paris, Présence Africaine, 1982.
- Médétognon-Bénissan, Tétévi, *Tourbillons*, Lomé, Haho, 1995.
- Monenembo Thierno, *Les crapauds-brousse*, Paris, Seuil, 1979.
- Mbenga Mpiala Sammy, *L'Enfant de la guerre*, Abidjan, CEDA, 1999.
- Naumann Michel, *Les nouvelles voies de la littérature africaine et de la libération (Une littérature „voyoue“*, Paris, Harmattan, 2001.
- Okoumba-Nkoghe, *La Mouche et la glu*, Paris, Présence Africaine, 1984.
- Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979.
- Vartejanu-Joubert Madalina, „Folie et collectivité dans la Bible hébraïque“, *Bulletin du Centre de recherche français de Jérusalem* [En ligne], 6 | 2000, mis en ligne le 15 mai 2008, URL: <http://bcrfj.revues.org/index2792.html>
- Zinsou Senouvo Agbota, *La Tortue qui chante*, Paris, Hatier, 1987.

Мартин Досу Гбенуга

**СОЦИО-ПОЛИТИЧКА ДИМЕНЗИЈА ЛУДИЛА
У АФРИЧКОЈ КЊИЖЕВНОСТИ**

Резиме

Лудило, дуго представљано као ментални поремећај настао услед дисфункције мозга, у књижевности постаје предмет сасвим другачијег приступа. За разлику од општеприхваћене перцепције лудила у модерним друштвима, афрички писци лудило примећују првенствено у извесним облицима понашања. Оно је веома често повезано са понашањем политичара у погледу злоупотребе, перверзије, дементности, злоупотребе ауторитета. Ако је у многобројним романима и позоришним комадима лудак представљен као појединац који се смешта на маргину друштвених норми, ваља приметити да је представљен и као онај који је санкциониран од богова, или Бога, због неизвршења или пак преступа за које преузима одговорност.